LES BIENFAITEURS DE PARIS.

On sait le legs de deux millions fait à la Société protectrice des animaux par Mme Chossegros.

Ce qu'apprenant, un pauvre dit :

—Ils ont de la veine, les animaux !

Que ce pauvre ce rassure ; les pauvres ne sont pas oubliés, et les dons et legs en leur faveur affluent plus que jamais.

L'asile Schilizzi, que vient d'inaugurer le Président de la République, est à peu près le trois centième asile ouvert et entretenu par les Petites Sœurs des pauvres, depuis leur fondation qui ne date que de 1840.

Rien qu'en France, c'est par milliers qu'il faut compter les pauvres vieux, infirmes, gâteux ou simplement sans ressources que font vivre et servent avec respect les Petites Sœurs des pauvres.

Leurs ressources ?

Rien. Comme les Chartreux, elles suivent la règle de Saint-Bernard et s'interdisent toute capitalisation, tout revenu. Le 31 décembre au soir, il ne doit pas y avoir un sou en caisse. Elles doivent vivre au jour le jour et tout attendre de la charité, quitte à sonner la cloche quand elles n'ont plus rien, tocsin sublime de la faim.

Et tout arrive à point, et elles servent leurs hôtes les premiers, se contentant de leurs restes, qui sont des restes de restes.

Mais elles peuvent accepter un terrain, une maison ou le prix d'une maison à construire, une valeur d'établissement, tel l'asile Schilizzi qui contiendra deux cents lits et ne représente pas moins de 1,600,000 francs.

Les socialistes crient beaucoup contre l'égoïsme des riches, et jamais on n'a tant donné pour des œuvres humanitaires.

Ils ne parlent que des vices des hautes classes, et oublient volontiers leur générosité.

Qu'il y ait des vices en haut comme en bas, ce n'est pas contestable. "Qui fait l'ange fait la bête", a dit Pascal ; mais, comme le disait aussi Mme de Pompadour à une dame de la Cour qui s'étonnait de lui voir faire maigre un vendredi :

—Ce n'est pas une raison parce qu'on a un vice, pour qu'on les ait tous !

La charité, c'est aussi de l'amour, l'amour de l'humanité souffrante, et de tout temps ce fut le plus propre à racheter les infériorités de notre nature.

Sans doute la charité par testament est la moins coûteuse, en ce qu'elle ne fait de tort qu'à nos héritiers, mais quand ces héritiers sont éloigné par le sang, où est le mal, à moins qu'on ne laisse des parents pauvres, car enfin "notre prochain", à qui il est recommandé de faire du bien, est représenté avant tout, par "nos proches" !

Mais les legs ne sont pas tout dans le budget de la charité ; les donations sont presque aussi nombreuses et l'on n'a plus à regarder d'où vient l'argent, comme au temps du boulangisme, mais combien il rapporte.

Or savez-vous ce que représente, dans le budget, de cinquante millions de l'Assistance publique, le revenu des dons et legs faits à cette institution qui ne date que du 10 janvier 1849 ?

Dix-huit millions par an !

Ce qui suppose un capital d'un demi-milliard !

Et l'Assistance publique n'a pas tout. Les bonnes œuvres particulières en ont reçu autant dans le même espace de temps, si ce n'est plus ; mais les revenus sont bien moindres, parce que l'argent n'a pas été capitalisé.

A Lyon, les hôpitaux et hospices, qui sont déjà très riches, seront un jour propriétaires de tout le quartier des Brotteaux comprenant une population de 180,000 âmes.

Mais revenons à l'Assistance publique.

M. de Montyon lui a légué des titres qui ont augmenté de valeur et dont le revenu est actuellement de 283,000 francs.

Mme Boucicaut a légué dix millions pour son hôpital, sans compter plusieurs millions pour secours immédiats.

Mme Rossini, environ trois millions pour sa maison de retraite ; les frères Galignani, même valeur pour leur asile de Neuilly ; la baronne Alquier, née Debrousse, 219,000 francs de rente pour un hospice de vieillards.

Le baron Alphonse de Rothschild a donné un million pour secours. M. Charles Lagache (maison de nouveautés au faubourg Saint Honoré) a légué plus d'un million pour une maison de retraite à Auteuil.

Et puis les fondations spéciales : l'hospice Brézin pour les ouvriers du fer, augmenté par M. Gouin ; l'hospice Boulard, à Saint-Mandé, pour les anciens tapissiers, etc.

Il y a ainsi vingt et un établissements fondés par les particuliers, sous la direction de l'Assistance publique.

Les dons et legs, fondations de toutes sortes, de Mme Furtado-Heine sont trop récents pour avoir besoin d'être rappelés. Dispensaire, hospice, etc., on aurait peine à compter les millions.

L'exemple des La Rochefoucauld et des Cochin a été dépassé en ce siècle ; et comme le bon exemple est aussi contagieux que le mauvais, le mouvement va tous les jours grandissant.

Dans la charité privée, il en est de même. La catastrophe du Bazar de la Charité a amené, en dehors de la souscription, deux millions, l'un anonyme pour les œuvres du Bazar, l'autre de Mme de Castellane pour la construction d'un édifice dans des conditions de sûreté absolue. Et il faut encore noter la souscription de l'archevêché pour la chapelle commémorative.

L'"Hospitalité de nuit" a reçu et dépensé des millions depuis sa fondation récente. Les asiles de nuit de la Société philanthropique ont reçu 200,000 francs de M. Nast, 120,000 de Mme Camille Favre, 300,000 de M. A. Hartmann.

Les œuvres de l'armée ont aussi de nombreux legs : 100,000 francs du général baron de Feuchères, 3,000 francs de rente de la maréchale Vaillant, 20,000 francs du maréchal Baraguey d'Hilliers.

L'amiral Rigault de Genouilly a légué toute sa fortune, 15,000 francs de rente, aux Invalides de la marine. Et les petits legs de cent, cinquante et même dix-sept francs de rente, venant d'officiers pauvres, sont les plus nombreux et ne sont pas les moins touchants.

L'Université n'a pas à se plaindre avec le legs Janson de Sailly. Et nous ne parlons pas du legs du duc d'Aumale à l'Institut, le plus beau qu'on ait jamais fait.

Partout, en province comme à Paris, on voit la charité sourde, puissante et douce, comme une source inépuisable et toujours plus forte. Il faut encourager ce mouvement, car enfin, sans être socialiste, il est permis de dire qu'il est inadmissible qu'en un pays civilisé, quelqu'un, ouvrier, femme, enfant ou vieillard, puisse mourir de misère.

CHIFFON.

Dans la période carnavalesque où nous sommes, on nous demande de divers côtés des renseignements sur des costumes, non pas de ces costumes dont la splendeur est destinée à éblouir au sein des fêtes les plus luxueuses, telles qu'on en vit naguère dans les palais dont le cadre splendide rehausse toutes les magnificences, mais des costumes simplement gracieux et seyants. Bon nombre de jeunes filles, de jeunes femmes, se plaignent de l'absence de distractions mondaines. Les jeunes filles surtout qui n'ont pas la ressource du théâtre, se plaignent de la monotonie des hivers néo-orléanais. En effet il sémble, à voir le grand nombre de diners auxquels succèdent des concerts de musique sérieuse, que les plaisirs de la table soient les derniers qui nous rattachent à la tradition de la gaieté louisianaise. Singulière contradiction, à une époque où l'on vit de régime, où les eaux de sources minérales variées remplacent, sur les tables les mieux servies, les vieux vins de nos pères et où "lesbonnes fourchettes" sont rares. Bon nombre de maitresses de maison ouvriraient bien volontiers leurs salons à la jeunesse qui les entoure ; mais les obligations mondaines sont si nombreuses, que l'on craint de désobliger un grand nombre de relations, en accueillant seulement la jeunesse, qui tourne un regard mélancolique vers les fêtes d'antan. Et puis, le seul mot de "bal costumé" provoque le tolle général des chefs de famille alarmés par la note à payer ! C'est une des tristesses de notre fin de siècle de faire de l'argent, cette matière rare et précieuse, la seule base de nos plaisirs. Croire qu'une robe de cent dollars ajoutera à la grâce du sourire, ou rehaussera l'éclat joyeux de deux beaux yeux qui s'éveillent aux fêtes de la jeunesse, est un préjugé tout moderne qui empoisonnerait les plus jolis moments de la vie. Un grand nombre de femmes protestent et sont charmantes à moins de frais.

RIMAILLE.

Des *Jules* que vais-je dire;
Et ce glorieux nom
Préterait-il à rire
Et plaisanter ? Mais non.

César, César lui-même,
Fut un Jules très grand,
Un Jules suprême,
Un Romain de haut rang.

Julien de la Rovère,
Jules le batailleur,
Fut un pape sévère
Et fier, d'autant meilleur.

L'on peut dire sans risque.
Rabelais le devant,
Que sa *barbe hongrisque*
Le rendait imposant.

Jules Romain qu'on nomme
Giulio Pipi,
Fut un grand peintre à Rome
Longtemps avant Crispi.

Dans les temps qui sont nôtres,
Grévy, Ferry, Simon
Et Favre, ainsi que d'autres
Illustres Jules, ont,

Sans le moindre anathème,
Très noblement porté
Ce prénom de baptême
Et d'immortalité.

L'on peut donc bien, sans honte,
Sans crime ou sans souci,
Etant du Peuple ou comte,
Etre Jules aussi.

Mais, très cher Athénée,
Jules n'est pas mon nom,
Et *J.* lettre étonnée
D'être *Jules* dit non.

Un vieux et digne prêtre,
Aux beaux cheveux d'argent,
M'a de par Dieu, le Maître,
Jadis baptisé *Jean*.

Quant au *G* qui barbouille
Des rimes et des vers,
Il s'appelle *Gribouille*,
Un animal pervers.

J. G.

NAISSANCE D'HOFFMANN.

C'était un Prussien qui naquit à Kœnigsberg le 24 janvier 1776 et dont l'enfance fut triste, car son père s'était séparé de sa mère, et l'enfant, né avec l'horreur de l'ordre et de la régularité, se trouva confié à la direction du plus méthodique de tous les oncles, le petit vieux Otto. A vingt ans Hoffmann était un rien d'homme, ridiculement petit, très jaune et très laid, le front couvert de cheveux bruns hérissés, fluet et vif, toujours remuant ou grimaçant, plein d'esprit d'ailleurs, d'une gaîté entrecoupée d'hypocondrie, ignorant comme une carpe, sauf du droit que l'oncle Otto l'avait contraint d'apprendre, lisant peu, jamais de journaux, mais artiste jusqu'au bout des ongles, jouant du piano, chantant, composant, improvisant, dessinant, peignant, écrivant, et détestant les "Philistins". Le coup de foudre d'Iéna le laissa aussi froid que Gœthe aux malheurs de l'Allemagne, et quand les Français entrèrent à Varsovie [alors ville prussienne] il se réjouit de ne plus être obligé d'aller à son bureau ; il voulait vivre la vie de poète, au-dessus des vulgarités de ce monde, et pour cela se fit compositeur à gages d'un théâtre ambulant, machiniste, ténor, peintre de décors, architecte pour trucs et praticables, chef d'orchestre, metteur en scène, et quand cela ne suffisait pas, professeur de piano au cachet.

C'est la faim qui, en 1809, lui mit la plume à la main, et au milieu de beaucoup de choses tombées dans l'oubli, il en sortit les *Contes Fantastiques*. Il ne faut pas confondre en littérature le fantastique avec le merveilleux, celui-ci implique en effet qu'il est fait usage de l'intervention du surnaturel, il n'en est pas de même du premier, qui s'arrête en deça du surnaturel, à l'extrême bord du possible sinon du réel. Les choses que décrit un halluciné n'ont rien de réel en dehors de lui, elles sont une illusion de son imagination ou de ses sens, mais la sensation qu'il éprouve à les voir est parfaitement réelle en lui, elle est le résultat d'une cause qui n'emprunte rien au surnaturel, et il suffit d'avoir eu un un cauchemar dans sa vie pour savoir à quel point le fantastique y prend l'apparence de la réalité, si loin qu'il soit du réel.

C'est dans ce genre de littérature qu'Hoffmann a excellé, et le ressort moteur de son succès a été tout simplement le cabaret. Il y avait été poussé d'abord par le besoin de s'étourdir, et tout doucement il s'alcoolisa, non pas qu'il soit jamais devenu l'ivrogne vulgaire, buvant pour boire jusqu'à l'abrutissement final, mais il avait poussé jusqu'à la hauteur d'une science l'art de se griser avec du vin, s'arrêtant toujours quand il jugeait que ses facultés étaient "assez montées" ; les hallucinations ne tardèrent pas à venir, c'est sous leur empire qu'il écrivait, et ses contes vivaient autour de lui avec tant de réalisme qu'il lui arrivait parfois, la nuit, quand il était seul à sa table de travail, d'être pris d'un tel effroi qu'il lui fallait aller réveiller sa femme, et la prier de venir s'asseoir près de lui pour le rassurer.

Mais on ne joue pas impunément avec l'alcoolisme ; devenu célèbre du soir au matin en 1816 à propos d'un opéra qu'il avait donné à Berlin, la fortune vint à Hoffmann en même temps que la gloire, il reprit le chemin du cabaret pour n'en plus bouger, et un beau jour il se vit cloué dans son fauteuil, la paralysie venait de le happer ; quoique l'intelligence demeurât intacte, il ne fut plus désormais qu'une misérable loque humaine que sa servante transportait comme un enfant dans ses bras ; il acheva de mourir le 25 juin 1822, il avait 46 ans.

LEGENDE RUSSE.

Le prince, le jeune prince aussi beau qu'un roi est mortellement blessé.

Tandis qu'il chassait au profond des bois—ô le chasseur distrait, distrait par l'unique hantise des tresses dorées, des lourdes tresses dorées de la princesse, sa femme, —il fut assailli par un méchant sanglier qui le navra de ses crocs acérés.

—

Et le voici maintenant aussi pâle qu'une touffe de jasmins, couché sur les brocarts sanglants du lit,

Du lit heureux où quelques semaines avant il avait reçu la virginale épouse, sa princesse aux tresses dorées.

Autour du lit, trois pleureuses sont debout : la mère, la sœur et l'épouse.

—

«Courons, dit la mère, courons vite chez le magicien qui vit farouche au profond des bois.

«Lui seul pourra composer le baume qui guérisse mon beau prince, aussi beau qu'un roi.»

—

Quand elles furent parvenues au profond des bois, le magicien aussi leur parla :

—Je puis guérir le jeune prince, je puis vous donner un baume qui guérisse le jeune prince, mais pour me payer cet incomparable baume, il me faut donner toi, la mère, ton bras droit tout entier, toi, la sœur, ta main blanche avec l'anneau du doigt, et toi, l'épouse, ta lourde tresse dorée.

—

La mère dit : «N'est-ce qu'une chose ?» Et elle donna son bras droit.

La sœur dit : «Prends ma main blanche avec l'anneau du doigt.»

Mais l'épouse gémit : «Hélas ! faudra-t-il me dépouiller de ma tresse dorée ?....

Je ne puis en vérité donner ma tresse dorée.»

Et le magicien garda son baume.

Et le prince mourut.

—

Or elles sont là les trois pleureuses autour du corps trépassé.

La mère pleure, soutenant la tête de son prince bien-aimé droite comme un sapin des bois.

La sœur pleure aux pieds du prince aussi beau qu'un roi.

Et l'épouse pleure près du cœur.

Près du cœur mort qui palpita de si tendre amour pour ses tresses dorées.

—

Et à la place où pleurait la mère —ce devint un beau fleuve aux flots immortels qui coule jusqu'à ce jour.

Où pleurait la sœur ce fut une source vive.

Mais où pleurait l'épouse ce fut une petite mare que le prenemi soleil a séchée.

PENSÉES

Rien n'égale l'importance que nous attachons aux petits événements de notre vie, on n'est l'indifférence avec laquelle nos amis en écoutent le récit.

E. MARBEAU.

Ci-gît dessous ce marbre blanc
Le plus avare homme de Rennes.
S'il est mort la veille de l'an,
C'est pour ne pas donner d'étrennes.

D'un auteur inconnu.
Quatrain d'actualité quoique datant d'un siècle.

—

Si la fortune est aveugle, pourquoi la représente-t-on avec un bandeau sur les yeux ?

—

La générosité pour les âmes basses, c'est la prodigalité ; mais pour les âmes élevées c'est de la charité grand geste.

Le docteur VERON.

LA ROSACE.

Conte par M. Jean Rameau.

La merveilleuse rosace dont la fleur s'épanouit au bras méridional du transept de Notre Dame avait un ami obscur, un pauvre diable de sculpteur, qui venait la voir, les jours de tristesse, comme on va dire sa peine à quelque tendre aïeule.

Depuis bien longtemps, Gaston Fabra l'admirait, l'immense corolle de pierre aux pétales éblouissants que des hommes de génie et de foi dressèrent jadis au flanc de l'auguste cathédrale. Certes, il ne méconnaissait pas la beauté des deux autres rosaces ses compagnes, de celle du portail occidental : un peu plus vieille et plus lourde, de celle du portail septentrional : un peu plus jeune et plus légère ; mais celle du couchant, déjà rognée par l'orgue, détonnait un peu selon lui au bout de cette longue nef découronnée de ses vitraux ; celle du nord, quoique de dimensions gigantesques, était à son goût un bleu trop uniforme, puis le soleil ne la transfigurait jamais, ne venait jamais la frôler de sa lampe d'or qui semble donner une âme aux antiques verrières. Celle du Midi, au contraire, la montre tous les jours de beau temps, cette âme mystérieuse et splendide, et cela dans l'une des plus folles orgies de couleur que l'œil humain puisse contempler. C'est pourquoi Fabra la préférait, lui vouait une tendresse spéciale, lui demandait des consolations et des joies qu'il ne sollicitait pas des deux autres.

Il ne se contentait pas de l'aimer, il tâchait de la faire aimer aussi ; et quand des étrangers passaient dans la grande nef, il levait les yeux vers elle pour inviter à ces inconnus la tentation de lever les leurs. Ils ne les levaient pas tous, hélas ! La plupart résistaient à la suggestion, passaient dans la fière basilique comme dans une gare, ne regardant et n'admirant que sur les conseils de Bœdecker ; et ceux qui s'en retournaient sans jeter un regard sur l'incomparable rosace. Fabra les méprisait, les traitait de bourgeois, avait envie de crier des injures. Mais surtout il était heureux quand des visiteurs restaient en extase devant sa préférée !

Il approchait instinctivement pour entendre leurs louanges, pour voir leurs sourires d'admiration ; et ceux-là, il les aimait tout de suite, il leur était reconnaissant de partager son culte, il aurait été heureux de leur rendre service.

∴

Or, l'automme dernier, un matin où le soleil semblait allonger dans la grande nef des caresses roses et roses par les vitraux du chœur Fabra refit son pèlerinage à Notre Dame. Il n'avait jamais été aussi triste, aussi découragé.

L'avenir lui semblait des plus sombres. L'art allait mal depuis deux ans. Irait-il jamais bien pour un timide et un pauvre comme lui, pour un fils de paysans, qui avait voulu conquérir Paris, et dont Paris ne voulait pas, à qui personne ne faisait attention parce qu'il faut être insolent pour s'imposer à l'estime du monde.

Que manquait-il donc au jeune Fabra pour réussir comme tant d'autres ? Quelques relations sans doute, un atelier élégant où il eût pu recevoir des Parisiennes bustéfiables. Cinq ou six billets de mille pour les frais d'installation et un homme de génie aurait été révélé peut-être. Ah ! que n'aurait-il pas fait pour les avoir, ces cinq ou six chiffons de papier qui pouvaient lui donner le bonheur, qui pouvaient le conduire à la gloire et faute desquels il finirait probablement comme l'un de ces loqueteux qu'on voit à l'ombre des piliers de Notre-Dame, près des bouches de chaleur, essayant de dormir puisqu'ils n'ont pas déjeuné.

De ses yeux mélancoliques, Fabra regarda l'Amie, l'immense Rose méridionale dont les pétales multicolores flambaient au soleil ; et, pour la première fois, il pensa qu'un bras de Seine passait de l'autre côté de cette rosace, un bras profond où bien des désespérés sans doute avaient trouvé la mort depuis que les géants du moyen âge édifièrent cette église.

Mais, comme il était plongé dans ces pensées moroses, Fabra entendit froufrouter une robe et, presque aussitôt, il vit une jeune femme au collet de zibeline s'agenouiller non loin de lui, sur une chaise basse, au milieu du transept. Sur ses pas arriva un homme blond, couvert d'une pelisse et tenant à la main un guide cartonné de rouge.

Cet homme resta un moment debout à côté de la jeune femme, puis voyant qu'elle priait toujours, s'assit derrière et se mit à lire son guide. Deux minutes après le couple partait et à peine avait-il franchi la barrière de bois séparant la grande nef des nefs collatérales, que Fabra vit un objet noir sur les dalles, près de la chaise occupée tantôt par l'homme au guide Ebloui par la rosace, le sculpteur ne distingua pas d'abord la nature de cet objet. Mais peu à peu les choses se précisèrent sous son regard, et il s'aperçut que l'objet était un portefeuille.

Aussitôt il se leva, mécaniquement, pour le ramasser. C'était bien un portefeuille. Qui l'avait perdu ? Sans doute l'homme à la pelisse qui s'était assis là un moment. L'objet n'avait pu glisser que de sa poche.

Fabra tourna la tête : il ne vit plus cet homme, il ne vit personne. La partie de la nef clôturée par la barrière de bois était vide : dans les nefs latérales seulement, passaient des ombres, sonnaient des pas. L'homme à la pelisse avait dû repartir.

Alors le sculpteur pâlit comme si tout son sang refluait vers son cœur. Qu'allait-il faire de ce portefeuille ? Le porter à la sacristie ? Le confier à quelque gardien ?.... Etait-il sûr qu'on viut le réclamer ? Son propriétaire ne savait pas sans doute où il l'avait perdu.... Alors que deviendrait cet argent ? Car il devait y avoir de l'argent dans le portefeuille ?

Fabra l'ouvrit, de ses doigts nerveux ; et il vit des billets dans un compartiment, un paquet de billets de banque, cinq mille, dix mille francs peut-être.... Dix mille francs !

Ses yeux éperdus regardèrent la rosace, et, de là-haut, des séraphins aux ailes dorées, des saints aux tuniques d'azur, des rois aux manteaux de pourpre tombait une grande lumière, une lumière éblouissante qui semblait une céleste approbation. Oui, oui, il allait le garder, ce portefeuille ! Qu'importaient ces quelques billets de banque à deux étrangers d'aspect si riche ? Comment les leur rendre d'ailleurs ? Si les sacristains les donnaient, ce serait à des pauvres. Et quel pauvre les méritait autant que lui ? Oui, il les gardait, et grâce à eux il dompterait la

---

refus et répondez !

—Eh ! que voulez-vous que je vous dise ! fit-elle doucement, sinon que pour une utile réconciliation, il est trop tard.

Il devint blême.

Elle poursuivit :

—Ce n'est pas aujourd'hui, après seize ans d'implacable dureté, qu'il fallait m'offrir l'oubli et le pardon ! C'était jadis quand celui que vous haïssez bien à tort vous cherchait pour essayer de vous adoucir et d'apaiser vos ressentiments ! Supposez que je vous écoute et que j'accepte vos conditions ; quelle vie serait la nôtre, sinon une existence troublée de reproches, de souvenirs odieux et dans laquelle, si le visage souriait, par un suprême effort, le cœur ulcéré se soulèverait en face d'une tendresse mensongère qui ne nous est plus permise. Avec le temps l'apaisement peut venir !..... L'amitié peut renaître.... L'amour est mort à jamais !.... Je vous ai outragé et vous ne sauriez me pardonner !.... Vous m'avez fait trop de mal et l'amour ne va pas avec les vêtements de deuil que je porte.... Je pleure des êtres qui me sont toujours chers....ma fille aînée dont la vue m'est interdite.... Raymonde, qui a péri victime de votre âpre vengeance ou qui végète quelque part dans un bouge, ignorée, misérable, en maudissant la lâcheté de ceux qui l'ont abandonnée !.... Et vous me demanderiez d'aimer !.... Demandez plutôt à une tombe de produire la vie, aux poussières d'une plante morte de se ranimer et de fleurir !.... Que dirait le monde en me voyant passer des mains d'un amant aux bras d'un second mari, pour revenir ensuite à l'époux outragé !.... Quel mépris aurait-il pour une telle femme et peut-être pour le mari qui oublierait si aisément l'injure et accepterait sans rougir les restes des autres !.... Ni votre dignité ni la mienne, mon ami, ne nous permettent une telle conduite....Ma faute nous a séparés à jamais ! Je désire que votre cœur oublie l'offense et vous pardonne les souffrances qui ont été mon châtiment, juste peut-être....Devez-vous en exiger davantage ?

Elle s'était exprimée avec calme d'abord puis avec une poignante émotion.

A la fin, sa voix avait eu des tendresses émouvantes.

Que pouvait-elle répondre autre chose ?

La fatalité était entre eux !

Elle avait prononcé le mot des désastres irréparables !

Trop tard !

Il était trop tard !

Alors elle eût consenti à tout pour revoir ces deux êtres, faibles et charmants, si amèrement pleurés ; elle se serait jetée aux genoux de l'homme qu'elle avait cruellement offensé ; elle aurait embrassé ses mains, accepté ses conditions, si dures qu'elles fussent, subi toutes les humiliations.

Et tout à coup sa secrète pensée s'échappa de ses lèvres dans un cri de l'âme :

Elle se redressa dans un mouvement de désespoir :

—Je vous parle de mes filles, s'écrie-t-elle, de Jeanne ! Elle est heureuse, libre, aimée ! Qu'a-t-elle besoin de moi ? Si encore vous me rendiez l'autre !

Il demeura écrasé un instant sous cette plainte sortie des entrailles de sa victime.

C'était là surtout l'inguérissable plaie, l'irréparable cruauté qu'elle ne pouvait pardonner.

Et quel remède à ce mal ?

Aucun.

Elle le savait.

Après tant d'années écoulées, tant d'efforts inutiles, il fallait désespérer de retrouver cette malheureuse enfant.

En mettant sa main dans celle de Jean Redon, Therèse aurait cru se livrer au bourreau de sa fille, attirer sur elle les anathèmes du père de cette Raymonde tant regrettée et soulever son indignation !

Il se fit un brusque changement sur ses traits.

Apaisée un moment par le ton suppliant de Jean Redon, cédant à l'impulsion d'un cœur facile à émouvoir, elle avait une minute oublié ses ressentiments et, tout à coup, ils se réveillaient plus vifs et plus tenaces.

—Vous voyez bien que ce que vous demandez est impossible, conclut-elle. Il n'y faut pas songer.

Il comprit qu'elle serait inflexible et se leva.

—Alors, je vous l'ai dit, ce sera la guerre ! déclara-t-il !

—Pourquoi la guerre ?

—Parce que vous me haïssez et que je vous rendrai cette haine....

—Je ne vous hais pas....je vous plains....Si vous avez des chagrins, les miens sont, grâce à vous, plus cruels que les vôtres... J'avais contractée une dette envers vous.... Mes souffrances l'ont payée.... Lorsque vous serez rentré dans cette maison paternelle que vous avez si courageusement regagnée, vous réfléchirez et vous vous direz que j'ai raison en vous proposant une amitié qui est le seul lien auquel nous puissions désormais prétendre.... Tout nous interdit d'aller plus loin.

Un pli dédaigneux abaissa les lèvres de Jean Redon.

Il répliqua :

—Je me dirai seulement que votre cœur, fermé pour moi, est encore plein des autres !

Elle haussa les épaules :

—Est-on jaloux des morts ? murmura-t-elle.

Il lui saisit une main et l'écrasa entre les siennes.

Une seconde elle eut peur et fut sur le point de jeter un cri.

—Quand on aime avec fureur, avec rage, dit il, on est jaloux des vivants et des morts, du présent et du passé, de tout ce qui forme un obstacle à nos désirs et nous sépare de l'objet aimé. Et l'amour que tu m'inspires est de la folie ! Je te veux, et je te poursuivrai jusqu'au jour ou tu céderas, et ce jour viendra.

—Jamais !

Elle prononça ce mot doucement, en secouant la tête.

Elle ajouta avec lenteur, en le regardant en face, sans colère :

—Il ne viendra pas, parce qu'il serait une honte pour vous et moi et le commencement d'une vie impossible !

—Tu te lasseras, ou tu seras brisée !....

Elle répondit d'une voix douloureuse :

—Je le suis déjà. Quand mon fardeau sera trop pesant, et bien souvent depuis quelque temps je me suis dit que le moment était venu, je m'en débarrasserai....

—Comment ?

—Par le seul moyen qui soit à ma disposition.

—Dis-le !

—Est-ce nécessaire ? Et en quoi cela vous avancerait-il ? Vous disiez tout à l'heure, Jean, qu'il est des femmes pour les quelles on se tue..... N'avez vous jamais entendu parler de celles qui se tuent, depuis l'ouvrière, à bout de courage, qui a recours au seau de charbon, jusqu'à la grande dame qui met fin à ses maux avec de la morphine ou tout autre poison ?.. Moi, je ne sais pas à quel moyen j'aurais recours, mais j'en trouverai un certainement.. Vous avez voulu connaître ma pensée !.. Je vous la dis !.... Vous pouvez donc triompher en voyant à quel degré vous avez amené celle que vous torturez avec tant d'acharnement.... Je ne vous en veux pas.. Je n'en ai pas le droit....

Elle se dégagea aisément.

Jean Redon l'écoutait avec stupeur.

On aurait dit qu'elle parlait comme dans un rêve et que sa vie était déjà d'un autre monde.

—Thérèse ! supplia-t-il.

Elle s'était éloignée de quelques pas.

Elle changea de ton.

—Vous savez tout, monsieur, dit-elle ; et vous devez être satisfait de votre œuvre. Vous me déclarez que ce sera la guerre entre nous. Soyez d'autant plus certain du succès que votre adversaire n'a même plus la volonté de se défendre. Adieu, monsieur.

Elle ouvrit une porte placée auprès d'elle.

A continuer.

Mrs. Winslow's Soothing Syrup. Has been used for over FIFTY YEARS by MILLIONS of MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING, with PERFECT SUCCESS. It SOOTHES the CHILD, SOFTENS the GUMS, ALLAYS all PAIN; CURES WIND COLIC and is the best remedy for DIARRHŒA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and ask for "Mrs. Winslow's Soothing Syrup," and take no other kind. Twenty-five cents a bottle.

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

LA HUCHE

A peine eut-il perçu le bruit des béquilles, Luc ouvrit de grands yeux, troubles et ardents, qu'il tourna vers la porte au seuil de laquelle son frère allait paraître. Tout son visage, amaigri par la souffrance, dévoré par la fièvre, prit soudain un air de dureté et presque de fureur. Il saisit convulsivement les mains de sa mère, en criant de sa voix rauque et saccadée

—Chasse-le ! chasse-le ! Je ne veux pas le voir. Entends-tu ? Je ne veux pas le voir, jamais, jamais. Entends-tu ?

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge. Suffoqué par une quinte de toux, il serrait nerveusement les mains de sa mère, et sur sa poitrine, sa chemise palpitait en s'entr'ouvrant à chaque effort.

Sa mère tâchait de l'apaiser.

—Non, non, mon enfant. Tu